

NOUS ÉTIONS LÉGIONNAIRES

Walter Schneider

raconter la vie

Un engagement dans l'armée.

Cet été on célébrait le centenaire de la Grande Guerre 14-18. J'ai regardé le défilé des troupes le 14 Juillet, sur les Champs Élysées. J'ai regardé passer distraitemment les nombreuses académies militaires et les prestigieuses écoles de spécialités. Et j'ai vu passer les troupes de combat, en nombre réduit. J'ai ressenti une certaine joie de voir ces gars-là. Ils ont quelque chose de différent, une certaine allure. C'est à ce moment-là que mes souvenirs m'ont transporté 37 ans en arrière...

Je ne suis pas un ancien militaire de carrière. Je me suis engagé 5 ans, j'ai déserté, j'ai été emprisonné, je suis allé au bout de mon contrat, et je suis retourné dans le civil. Pourtant je suis fier d'avoir fait partie de ces troupes-là.

J'avais choisi la mauvaise décennie pour m'engager dans l'armée. Les années 70 étaient résolument antimilitaristes, la guerre d'Algérie, le Viêt Nam, étaient passés par là. Je ne faisais rien de bon à 15-16 ans dans mon quartier HLM d'une petite ville bourgeoise du Sud de la France, proche de Marseille. Beaucoup de copains sont devenus de braves citoyens, mais beaucoup aussi ont versé dans le banditisme. Les cités de l'époque n'étaient pourtant pas celles d'aujourd'hui, mais mon engagement dans l'armée fut une délivrance. Bien sûr, j'ignorais où je mettais les pieds. On m'avait promis de l'aventure et des voyages, la promesse fut tenue.

En 1978, j'ai rencontré Jacques en Corse, dans la forêt de Bavella. Je devais rejoindre bientôt Corte, au centre de l'île pour un stage supplémentaire. Notre garnison était Bonifacio, à l'extrême sud. Quand nous n'étions pas en mission en Afrique, pour ne pas nous laisser végéter dans la citadelle nous nous entraînions dans des camps de montagne, ou en bord de mer. Nous passions des semaines à faire toutes sortes d'activités, de sport, de marche, de survie, d'escalade, de plongée, de combat (la nuit) ; tout ce qui fait et transforme un jeune gars en combattant d'élite. J'avais 18 ans, déjà 18 mois de service derrière moi, 2 séjours en Afrique et pas une permission. À l'âge où l'on découvre l'amour, moi, j'apprenais les différentes méthodes de combat, toutes plus violentes les unes que les autres. Avec le

recul, ce n'était pas vraiment le top.

Jacques, lui, c'était un bleu. Il venait juste d'arriver. Un nouveau qui arrive, affecté seul dans une compagnie de 140 à 160 bonhommes, ce n'est pas facile. Mais rejoindre une affectation dans un camp en montagne, c'est encore moins évident. En sautant du camion de liaison qui venait de Bonifacio, avec ravitaillement et courrier, le chauffeur le dirigea vers notre tente (ces chauffeurs, on les appelait des marabouts). Il se présenta alors dans un garde à vous impeccable croyant que j'étais un supérieur. Bien sûr, on l'a chambré comme cela arrive à tous les « bleus ». Mais il n'y avait pas de bizutage chez nous, pas à cette époque du moins. Puis je lui ai dit de s'installer à ma place puisque je parlais avec la navette. Jacques avait mon âge. Nous avons vite sympathisé. Je lui ai donné la consigne de prendre soin de mon poste car j'avais une bonne réputation au sein du groupe, il fallait qu'il soit à la hauteur. Mais en fait, cette année-là, c'est moi qui ne fus plus à la hauteur. Discipline permanente, vie monacale, nos corps surentraînés mis à rude épreuve, une certaine misère affective : nous étions loin de tout (Skype n'existait pas). Les scandales à répétition impliquant notre régiment et sa dure réalité, les problèmes avec la population locale, et avec le mouvement autonomiste qui grandissait de jour en jour : tout cela me pesait de plus en plus.

Pendant ce temps-là, sur le continent, le disco résonnait dans toutes les boîtes de nuit et la jeunesse s'amusait sans retenue. J'avais choisi la mauvaise décennie... Quand, profitant du fait que mon stage se déroulait finalement à côté de Toulouse, sur le continent, j'ai déserté ! Décision prise sur le quai de la gare. Coup de tête avec un copain (il rentrait de Djibouti et n'avait pas reçu de perm, lui non plus). C'était en Mai. Je n'ai revu Jacques et ma compagnie que fin août, après « mes vacances » de 15 jours, dont 90, en suivant, aux arrêts. Je ne raconterai pas le traitement infligé aux déserteurs, mais j'en ai eu pour mon matricule. Pendant ce temps, la France intervenait en Afrique militairement, et officiellement pour la première fois depuis 1970. C'était le début de ce que l'on nomme aujourd'hui les OPEX : OPérations EXtérieures de 1978, au Zaïre avec Kolwezi et au Tchad, opération Tacaud.

J'ai rejoint ma compagnie à Corte en sortant des geôles de la vieille

citadelle de Bonifacio. J'y ai retrouvé mes potes et Jacques. Personne ne me demanda pourquoi j'avais été arrêté. On me demanda juste si ça n'avait pas été trop dur.

Nous sommes partis en septembre de la base de Solenzara, en Corse, pour le Sénégal où nous allions effectuer une semaine d'acclimatation. Le voyage et l'aventure commençaient pour Jacques. La première nuit sur la base de N'Djamena, au Tchad, nous avons dormi à même le sol dans un hangar car nous repartions tôt le matin. Cette nuit-là on tirait en ville et en périphérie. Troupes françaises et armée nationale tchadienne ripostaient à balles traceuses, éclairant la nuit noire de traits rouges ou jaunes. Nous nous sommes installés à Ati, un gros bourg, dans le centre du pays, loin de N'Djamena. J'avais l'impression d'être arrivé dans le Moyen Age. Plus de route, plus d'électricité. Des dromadaires, des cases en bois, des filles de vingt ans qui en paraissaient quarante, (ou plus), des Toubbous, des Haoussas, des nuages de criquets ; et la misère partout, le plus strict dénuement !

Nos postes de combat étaient d'anciens ateliers plus ou moins en dur. Nous avons reçu un garage abandonné à l'entrée du douar, entourés de sacs de sable. À l'extérieur, il y avait des trous de combat. Face au désert, cela ressemblait un peu à des tombes pas encore utilisés.

Très vite, nous sommes partis régulièrement en opération de recherche et de destruction de troupes rebelles du Frolinat (Front de libération), de pillards en tout genre, de déserteurs ou de bandits profitant de la guerre civil en attaquant d'autres tribus, d'autres ethnies. Ces missions étaient souvent longues, difficiles, éprouvantes. Les conditions étaient très pénibles : peu d'eau ; économie en permanence ; eau tiède ; cachets de chlore pour la purifier ; on se lavait peu ; on bouffait des rations de boîtes de conserves déformées (la chaleur). Les seuls plaisirs de bouche étaient les produits de la chasse (gazelles, perdreaux sauvages) ou les poulets que nous achetions aux villageois (des poulets si petits, si maigres). Nombreux étaient les malades (coup de chaleur, maux de ventre, infections et furoncles en tous genres) et ceux, aussi, qui commençaient à « péter un plomb ». Dans ces opérations nous roulions en mode combat, souvent hors-piste, la nuit. Les véhicules étaient soumis à un régime infernal, il y avait beaucoup de casse. En traversant les étendues couvertes de kéké (acacias épineux) nous

crevions souvent, jusqu'à 10 fois en une journée, pour un seul camion ou une seule Jeep, incroyable !

Un jour, après avoir suivi une piste à éléphants pleine de trous (leurs empreintes durcies laissés durant la saison des pluies), nous avons déboulés en sortant d'une forêt de kéké sur les rives du lac Fitri, au centre du Tchad — au cœur de l'Afrique ! Et là, parallèle à nous, une colonne d'éléphants sortait également de cette forêt, majestueux, tranquilles, paisibles. Pour eux, pas de guerre. Et notre colonne de véhicules blindés dut s'arrêter. Leur chef, à 100 mètres environ, oreilles déployées et tête haute, nous chargea sur une trentaine de mètres. Puis il repartit, convaincu que nous ne broncherions pas. Et il avait raison, car nous étions tout simplement admiratif. Venant de mon petit quartier, ne connaissant que les documentaires de Frédéric Rossif, des années 60 et 70, je me croyais véritablement dans un film de Tarzan en noir et blanc des années 30. Je rêve encore très souvent de ce spectacle, tant il était beau. Jacques était tout aussi impressionné, et nous en avons longuement discuté le soir au bivouac. Pour lui comme pour moi, l'aventure était au rendez-vous. Il m'avait raconté que lui aussi ne faisait rien d'intéressant dans sa jeune vie d'avant. Je n'ai d'ailleurs pas le souvenir qu'il m'ait parlé de sa famille ou d'une éventuelle copine. Comme nous tous, il était assez discret.

La nuit, sous les étoiles, dans le Sahara, le fusil d'assaut dans les mains, dans les conditions que nous connaissions, la nuit vous transporte. Quelqu'un m'a dit un jour que c'est dans le désert que Dieu parle aux hommes, peut être...

Le lendemain, nous avons continué notre opération. Toujours plus loin, toujours plus longtemps. Notre officier avait reçu des informations. Il y avait du mouvement pas très loin. L'aviation française, avec ses avions d'observation Breguet, avait repéré des véhicules armés en route vers le Sud. Plusieurs jours durant nous avons parcouru la région, questionnant les villageois, pistant, montant des embuscades. Sans succès.

Le matin du 24 novembre, nous sommes partis très tôt. Vers 7 heures, un véhicule crève, la colonne s'arrête. Tout le monde prête main forte. C'est ainsi que je file un coup de main au véhicule en panne dans lequel Jacques se trouve. L'occasion de blaguer et de converser. On a même eu le temps

d'échanger une Gauloise Troupe. Tout le monde fumait. Au moment de repartir, notre lieutenant me demande de le rejoindre dans son véhicule de commandement. J'étais équipé d'un fusil de précision FRF1 et il souhaitait que je reste proche et à sa disposition, et Jacques fut choisi pour me remplacer dans mon groupe. « Une fois de plus tu prends ma place... » Et nous sommes repartis.

Vers 9 heures, accrochage, près d'un bled (Géria). Les rebelles sont encore à leur bivouac. L'échange est bref. Mais je ne sais pas s'il dure 5 ou 30 minutes. Mes genoux tremblent comme jamais. C'est un léger tremblement, mais impossible à maîtriser. Le soir, vers 18 heures, à l'embarquement des véhicules, le tremblement continue. Il cesse seulement pendant le long trajet de retour (la nuit).

Jacques Fischer est mort ce jour-là, tué au combat. Les soldats Rüdlow et Hammerley ont été blessés, ainsi que le caporal Barov. Tous mes frères d'armes ! On roula Jacques dans sa toile de tente et on le mit dans l'hélico, un piquet d'honneur de 4 hommes présenta les armes, des soldats maigres, fatigués, aux yeux hagards. Je me souviens de l'odeur âcre de poudre, du bruit des rafales, d'une tache rose dans le sable. Le sang de Jacques. Son voyage s'arrêtait là. Le mien aussi. Je ne suis pas revenu de ces événements. Dans un mois c'était Noël.

Depuis 37 ans, il ne se passe pas 48 heures sans que je pense durant 10 minutes à ce gars-là, aux autres, à cette histoire. En février 1979 c'est le tour de Camille Héritier, un autre copain, dans autre combat, sur la piste d'Oum Hadjer. Une grenade.

Et puis nous sommes rentrés en Corse. J'ai reçu une médaille, j'ai enfin eu une permission et j'ai fini mon temps. J'étais content de partir. J'ai écrit à plusieurs reprises à mon régiment, au bureau des anciens, pour savoir où étaient enterrés les garçons. J'aurais bien voulu rencontrer la famille de Jacques pour la saluer, et leur dire que leur fils était un gentil garçon, aux antipodes de l'image qu'on se fait du légionnaire ! — Car nous étions légionnaires. Et à ce moment précis, on voyait en nous des casse-cous, buveurs, bagarreurs, etc. Jacques était tout le contraire. — Mais la Légion ne communique pas sur ses hommes. Je n'ai reçu aucune information. Jacques

Fischer n'existait pas, il s'agissait d'un nom d'emprunt que l'on vous donne systématiquement, recherché ou pas, voyou ou fils de bonne famille. Peut-être Jacques a-t-il été enterré au Camp Dubut à N'Djamena, si la famille n'a pas réclamé la dépouille, n'ayant pas les moyens ? À cette époque, le gouvernement ne dépensait pas pour ses soldats, n'organisait pas de cérémonie aux Invalides. Rien, sinon une médaille et un grade, à titre posthume.

En milieu d'année 2014, mon régiment, le 2ème Régiment Étranger d'Infanterie, a érigé un mémorial portant les noms de tous ceux qui sont tombés durant les différents conflits, et qui ont appartenu au régiment depuis plus d'un siècle. J'ai eu la tristesse et la joie de voir les noms de Jacques et de Camille gravés. J'y ai retrouvé aussi d'autres copains qui sont tombés à Beyrouth en 1983, après mon départ. Nous étions tous volontaires, il n'y a donc rien à ajouter sur ce sujet. Sinon cette phrase de Rudyard Kipling : « Il importe peu au soldat mort, d'être tombé dans une escarmouche de frontière ou sur le champ de bataille de Waterloo ! »

Ceci est mon devoir de mémoire, salut les gars !